

Entrevue avec Roxanne Bouchard

Linda Amyot

Number 138, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73789ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Amyot, L. (2015). Entrevue avec Roxanne Bouchard. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (138), 51–54.

Entrevue avec Roxanne Bouchard



©Nicolas Tremblay

Roxanne Bouchard



Réalisée par
Linda Amyot*

Depuis *Whisky et paraboles* en 2005, Roxanne Bouchard mène une triple vie. Professeure de niveau collégial, elle s'évertue à faire tomber ses étudiants amoureux de la littérature québécoise.

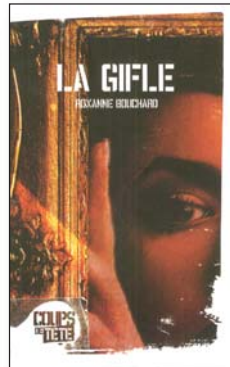
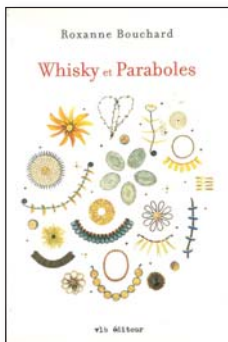
Fervente correspondante depuis longtemps, elle a publié *En terrain miné*, un échange de lettres reconstituées et enrichies avec le caporal Patrick Kègle, dont on a beaucoup parlé. Romancière, son registre balance avec bonheur entre la légèreté et la gravité. Rencontre avec une écrivaine qui prend l'engagement et le rire au sérieux.

Roxanne Bouchard : Ma famille m'a transmis assez vite merci le sens de l'autodérision. Pour moi, l'humour, c'est sacré. Pas celui des humoristes, plutôt l'humour au quotidien, celui qui permet de

désamorcer les problèmes et, à partir de là, de trouver des solutions. Il n'y a pas assez d'humour dans la littérature actuelle au Québec et j'ai envie de travailler cette veine-là. Par exemple, dans *Crématorium Circus*, j'ai emprunté au genre du carnavalesque dans lequel on rit des autorités, de ce qui est sérieux, on tourne la hiérarchie à l'envers, à la bouffonnade.

Linda Amyot : Même la mort ?

R. B. : Je n'ai pas ironisé sur la mort, mais j'ai voulu me moquer gentiment de certains rituels funéraires un peu trop prétentieux. C'est pour ça que, dans mon ►



– Ma femme est vierge ?!!!

Foudroyante, la mariée se tourne, enragée, et, d'un geste sec, gracieux et fier, lui claque la joue de toutes ses forces. Un mouvement parfait, souple et élané, que personne n'avait vu venir. Splendide. Elle le gifle d'un violent revers de la gauche. Paf! Et le diamant de son alliance entaille la joue de Victor Orena d'une petite griffure sanglante.

– Comment oses-tu hurler ça devant tout le monde ?!

Victor Orena s'en fiche. Il lance un cri de joie :

– Champagne pour tous!

La gifle, p. 106.

roman, les morts semblent moins importants que l'occasion de faire un party pour épater la galerie. L'humour n'exclut donc pas le sérieux, mais quand je m'embarque dans des projets comme *Crématorium Circus*, de la série *L'Orphéon*, je le fais pour avoir du fun.

L. A. : Y a-t-il une Roxanne Bouchard sérieuse et une Roxanne Bouchard qui tourne tout à la rigolade ?

R. B. : *Whisky et paraboles*, *Nous étions le sel de la mer* et *En terrain miné* sont beaucoup plus intimes, plus proches de ce que je suis. Il y a une part de poésie, du moins je l'espère, dans ces livres-là. Il y a aussi une part d'étude : qui sommes-nous, les Québécois, qui sont les musiciens, les pêcheurs, les militaires, comment sont-ils en amour, avec leur famille ? Quand on m'offre des projets comme *La gifle* ou *L'Orphéon*, je n'ai pas envie de faire autant de recherches, je peux juste m'amuser. Il n'est pas toujours nécessaire de vouloir toujours faire de la grande littérature. Écrire, lire, ça peut aussi être drôle, un loisir, un divertissement. Un livre comme *La gifle* devrait juste permettre au lecteur de passer un bon moment, de rigoler avant de le laisser sur un banc d'autobus ou dans un café pour qu'un autre s'en empare et passe un bon moment à son tour.

L. A. : Et on passe effectivement un très bon moment en se demandant où l'auteure est allée chercher ça.

R. B. : Quand j'ai commencé à écrire ce livre, j'examinais ma main en train de donner une gifle et je décortiquais le geste... C'est une blague, une fantaisie, ce livre-là. Je n'en revenais d'ailleurs pas quand les critiques en ont parlé. Je me disais : « Ben, voyons donc, ils prennent ben ça au sérieux ! »

L. A. : Croyez-vous que c'est parce qu'on a besoin, à l'instar d'une bonne comédie de qualité comme *La grande séduction*, d'avoir des œuvres humoristiques de qualité en littérature ?

R. B. : Mon ami Louis Cornellier m'a suggéré d'adapter *La gifle* pour la scène en disant justement qu'on a besoin de théâtre d'été de qualité. J'aime beaucoup écrire des dialogues, mais je ne suis pas une dramaturge... Par contre, c'est vrai que j'aime créer des textes humoristiques ! Michel Vézina m'avait demandé si un jour j'allais écrire un autre roman dans le genre de *La gifle*. Je m'étais dit que je ferais quelque chose sur le cirque qui s'intitulerait : *Qui a tué l'homme-canon* ? Je pensais à une enquête policière sérieuse dans l'univers circassien. Finalement, c'est devenu le délire de *Crématorium Circus*. On dirait que j'ai besoin, à tous les deux livres, d'écrire un truc loufoque !

L. A. : Tout en respectant le genre ?

R. B. : Exactement. *Crématorium Circus* est un roman de genre inspiré des codes du burlesque. Contrairement à d'autres, je ne crois pas qu'il faille nécessairement s'inspirer de nos propres expériences pour écrire, qu'il faille avoir vécu quelque chose pour en parler. Je ne suis pas allée à la guerre, je ne suis pas pêcheuse, je n'ai pas 70 ans comme certains de mes personnages... L'écriture, c'est la maîtrise d'un art, pas d'une expérience de vie. Récemment, j'ai publié une nouvelle dans le recueil érotique *Nu*. J'ai écrit, selon des consignes imposées, une nouvelle érotique très loin de ma réalité personnelle, en respectant les paramètres du collectif. (Mais, en fait, je pense que j'ai plutôt écrit une nouvelle humoristique dans laquelle il y a de l'érotisme...)

L. A. : Comment sont nées vos œuvres plus personnelles ?

R. B. : Quand j'ai écrit *Whisky et paraboles*, il y a déjà une dizaine d'années, je fréquentais beaucoup le milieu « trad ». Mon amoureux d'alors était membre de La bottine souriante, je correspondais très régulièrement avec mon ami Fred Pellerin. Un de mes correspondants, un dramaturge belge, m'avait mis au défi d'écrire un roman. J'ai d'abord pensé l'écrire

sous forme de lettres, puisque la correspondance était mon genre littéraire. Puis, c'est devenu le journal intime d'Élie. En même temps, jeune prof de 22 ans, je ne jurais à ce moment-là que par la littérature française jusqu'à ce qu'un jour je reçoive *Betsi Larousse*, le roman de Louis Hamelin. Dès les premières lignes de cette histoire d'amour déjantée, qui commence au Festival western de Saint-Tite, je suis tombée en bas de ma chaise tellement je trouvais ça fort! À partir de là, j'ai relu la littérature québécoise autrement et voracement. Dans *Whisky et paraboles*, j'ai intégré une cinquantaine de citations extraites de différentes œuvres de la littérature québécoise. Le roman est né dans ce contexte et, quand je dis qu'il est proche de moi, c'est au sens où la démarche de la narratrice en quête d'un ancrage reflète la

mienne. Ce livre-là symbolise ma réappropriation de notre littérature, de notre culture.

L. A. : Alors, vous avez eu l'idée de le soumettre au prix Robert-Cliche?

R. B. : Pantoute! C'est un de mes amis qui, me voyant déprimée après ma rupture amoureuse, m'a littéralement forcée à l'envoyer. Je n'ai jamais pensé que je le gagnerais! Quand j'ai reçu l'appel, j'ai cru que c'était une blague et j'ai répondu une niaiserie du genre : « Ça adonne bien, faut que je me rachète des électroménagers! »

L. A. : Les personnages sont nés comment? Le personnage d'Agnès, la petite qu'Élie finit par adopter, par exemple?

R. B. : Je ne sais pas trop. Je n'ai pas d'enfant, mais il y a plusieurs adoptés dans ma famille. J'ai d'ailleurs

Roxanne Bouchard
NOUS ÉTIENS LE SEL DE LA MER
VLB, Montréal, 2014, 353 p.; 26,95 \$

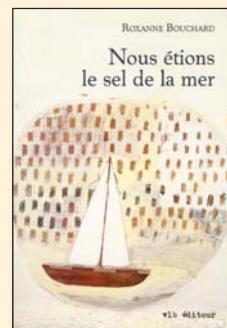
Que la mer soit le personnage pivot de ce livre aux multiples secrets, cela ne fait pas de doute. Elle est stable ou capricieuse, séduisante et vindicative, discrète autant que rancunière. Pour vivre auprès d'elle, avec elle et d'elle, il faut des humains à jamais épris de ses voix, car la terre qui la regarde dépend de la mer elle aussi. « La Gaspésie, dit un des personnages de Roxanne Bouchard, c'est une terre de pauvres qui a juste la mer pour richesse, pis la mer se meurt. C'est un agrégat de souvenirs, un pays qui ferme sa gueule pis qui écœure personne, une contrée de misère que la beauté du large console. Pis on s'y accroche comme des hommes de rien. Comme des pêcheurs qui ont besoin d'être consolés ».

Vision et plainte d'homme que celle-là, mais que disent les femmes? Ont-elles toujours, selon la chanson, la patience des femmes de marins? Au lieu d'attendre, osent-elles parfois s'aventurer au large elles aussi? Se mesurer à l'immensité? Lever l'ancre sans date ni promesse de retour? Le village, en tout cas, garde le souvenir de Marie Garant, de sa liberté et de sa beauté, de sa rébellion contre les usages et les dépendances. Elle naviguait à son gré, nomade et conquérante. Si elle revint au port après des années d'absence, ce n'était pas « pour revoir les hommes qu'elle avait aimés, mais parce que la Gaspésie, c'était chez elle ». Qu'on la repêche ensuite dans le filet de

Vital Bujold complète et termine le mystère de sa vie par le mystère de sa mort. Mystère que tente de percer la fille adulte dont elle a accouché discrètement jadis et confiée à un couple sans enfant. Les premiers efforts de l'enquêteur Moralès pour dissiper les brouillards ne sont guère prometteurs, car il vient d'ailleurs et les Gaspésiens veillent sur leurs secrets. L'auteure devra même doter subitement Moralès d'une intuition d'appoint pour que naisse l'espoir d'une clarification.

Le livre réussit mieux sa Gaspésie que ses Gaspésiens. De belles pages inspirées par la mer permettent d'entrevoir pourquoi les pêcheurs qui savent la voir, l'entendre, la sentir lui demeurent farouchement fidèles. En revanche, leur *parlure*, comme l'auteure nous la présente, est inutilement répétitive, à tel point que le bègue imposera ses hésitations longtemps après qu'on a compris son mal, que les *hiiii* surabondent bien au-delà du seuil de tolérance et que le juron favori de tel compère (*saint ciboire de câlisse*) sera servi cent fois plutôt qu'une. Scorries qu'un coup de plumeau aurait empêché d'agacer le lecteur séduit comme l'auteure... par la mer. **NB**

Laurent Laplante



appris, après sa mort, que mon grand-père Bouchard a été adopté; ce secret a fortement marqué mon imaginaire. Mais, en même temps, l'adoption, dans le roman, est métaphorique; c'est plutôt, pour moi, une histoire d'ancrage dans la littérature, dans la culture, de la société à laquelle j'appartiens. Pour ce premier roman, je voulais trouver des symboles forts, un peu trop peut-être. Je ne fais plus de personnages métaphoriques maintenant.

L. A. : Donc, vous êtes partie d'une idée, d'un thème ?

R. B. : Je pars toujours d'un thème, un pivot central qui reste mon phare tout au long de la construction du roman, de sa structure, de la création des personnages qui peuvent changer en cours de route selon les besoins. Pour *Whisky et paraboles*, c'était le pardon. Se pardonner à soi-même afin d'aller de l'avant, s'adopter soi-même. Pour *Nous étions le sel de la mer*, c'est le mensonge. Il y a des mensonges socialement acceptables : les histoires de pêche, les souvenirs d'enfance magnifiés. Et à côté de ça, il y a des mensonges destructeurs ou inacceptables. J'ai voulu mettre en scène un village de pêcheurs en Gaspésie où tout le monde se ment à soi-même et aux autres à propos d'une femme et où, en même temps, certains personnages recherchent la vérité.

L. A. : Le personnage de Marie Garant est assez particulier ?

R. B. : J'ai fait beaucoup de voile pendant plusieurs années. J'ai pris des cours de navigation, de mécanique. J'ai navigué en Gaspésie, dans les Caraïbes, j'ai fait de la régate. J'ai embarqué sur 36 bateaux différents... Je rêvais de partir en solitaire puis... j'ai découvert que l'amour était aussi une belle aventure! Quatre-vingt pour cent des gens qui font de la voile sont des hommes. Alors, imaginer une femme qui navigue en solitaire comme Marie Garant, ça me permettait de mettre en scène un fantasme marin. Et comme elle est morte, elle devient un personnage mythique qui peut donner lieu au mensonge.

L. A. : Il y a une enquête policière dans *Nous étions le sel de la mer*; est-ce que ça vous a donné le goût de continuer à explorer ce genre ?

R. B. : Ça ne me tente pas de faire uniquement un roman policier ou un roman d'amour. J'aime le mélange des genres. Ça permet plus de latitude. Et puis j'aime bien mon personnage d'enquêteur. Je trouve ça le fun les gars de 52 ans qui rêvent encore d'amour! Ce n'est pas juste aux femmes d'être amoureuses! Mon chum, mon père sont de grands amoureux.

J'aurais peut-être le goût d'écrire un autre roman avec mon policier ou ce même type de personnage.

L. A. : Vous l'avez déjà fait avec le personnage de Gonores Minella, qui était déjà dans *La gifle* et qu'on retrouve dans *Crématorium Circus*.

R. B. : C'était le personnage idéal! Une bonne grosse madame catho qui se mêle de tout!

L. A. : Quel est votre prochain défi d'écriture ?

R. B. : Depuis un an, je travaille à un projet de docu-fiction qui se passe à l'été 2009 à Kandahar, en Afghanistan. Je travaille à partir d'entrevues et de correspondances avec des militaires de différents corps de métier de la base Valcartier.

L. A. : C'est donc un projet qui nécessite beaucoup de recherches; est-ce que tous vos ouvrages en ont exigé autant ?

R. B. : Pour ce projet, je suis aussi allée en exercices avec les militaires afin de mieux comprendre ce qu'ils vivent sur le terrain. Pour *En terrain miné*, j'ai dû reconstituer la majeure partie de la correspondance, car il restait peut-être une trentaine de lettres. Pour *Nous étions le sel de la mer*, j'ai fait beaucoup de recherches sur la pêche; je suis allée en haute mer avec des pêcheurs gaspésiens et amérindiens, j'ai recueilli des anecdotes, des expressions, j'ai lu des documents encyclopédiques. Pour *Crématorium Circus*, j'ai étudié le genre du carnavalesque, le milieu du cirque, des entreprises funéraires. J'aime apprendre, c'est une grande motivation pour moi. Ma mère était enseignante, alors... J'aime mettre en scène des univers qui existent au Québec, mais dont on parle peu ou qu'on juge... comme les militaires! Le métier d'écrivain, c'est l'art de reconstruire un univers avec les mots. Alors, pourquoi pas choisir un univers inconnu à découvrir? **NB**

Roxanne Bouchard a publié :

Whisky et paraboles, prix Robert-Cliche 2005 et Grand Prix de la relève littéraire Archambault 2007, VLB, 2005; *La gifle*, Coups de tête, 2007; *Crématorium Circus*, série *L'Orphéon*, VLB, 2012; *En terrain miné*, *Correspondance en temps de guerre*, avec le caporal Patrick Kègle, VLB, 2013; *Nous étions le sel de la mer*, VLB, 2014; « Un moment d'égarement », dans *Nu*, sous la dir. de Stéphane Dompierre, Québec Amérique, 2014.

*Linda Amyot, écrivaine, scénariste et rédactrice, est l'auteure des romans *Ha Long* (2004), *Les murs blancs* (2006), *Au matin* (2008) et *Les heures africaines* (2013), tous parus chez Leméac. Elle a aussi publié deux albums pour enfants et deux romans pour adolescents dont *Le jardin d'Amsterdam* (Leméac, 2013), Prix du Gouverneur général 2014, catégorie littérature jeunesse.